

Andrus KIVIRÄHK

Le Papillon

KIVIRÄHK, Andrus, *le Papillon / Liblikas* (1999). Traduction de l'estonien par Jean-Paul Ollivry. Paris. Le Tripode. 2017.152 pages.

Andrus Kivirähk (1970-) russe-estonien, a donné avec ce livre son premier roman.

August Michelson, le narrateur, né en 1880, est mort, mais raconte au présent son histoire. C'était un comédien-danseur, né d'un père cheminot, distant mais attentif qui lui avait transmis son habileté manuelle, tout en l'ayant applaudi lorsqu'à l'école, où il avait joué le rôle d'un lutin, pour lequel il lui avait donné une ceinture, qui s'était détendue toute seule, au fur et à mesure que son tour de taille s'était épaissi. C'était là un signe prémonitoire du destin d'Auguste qui, après avoir été serrurier dans une usine jusqu'à 26 ans, rencontra par hasard Pinna, directeur du théâtre l'Estonia, seul théâtre estonien de Tallinn, qui l'embaucha *illico*. La mère d'August était, quant à elle, née d'une femme oiseau... La messe est dite !

August décrit sa vie au théâtre, la vie de ses camarades, l'arrivée d'une danseuse, Érika, le papillon emblématique de la troupe qui deviendra sa femme dont il aura un fils, en insistant sa tendance au mensonge : « les salades que je vous ai racontées », « mon histoire n'a ni queue ni tête » (106). D'où la présence de petits démons verts, lutins, gnomes, vichtes et kratt (*sic*), et autres « créatures du huitième jour », satan lui-même étant appelé la rescousse, sans compter un chien gris qui rôde autour du théâtre et incarne la mort. August daigne nous apprendre qu'après la mort prématurée de sa femme, leur fils est mort à la guerre, la Seconde, et que lui-même en a fini avec la vie en 1951.

« L'écrivain le plus populaire d'Estonie » nous offre ce potpourri d'absurdités et de niaiseries indigestes supposé savoureux, car basé sur le folklore – justification culturelle béton dans un pays longtemps sous domination –, qui est accompagné de monologues et d'adresses au lecteur, techniques très utiles pour le remplissage. Une réflexion sur réalité et théâtre, vérité et mensonge, est censée apporté une touche de sérieux salvateur, court tout au long du texte.

Citations

«Eeda et moi, nous nous complétions à merveille : lui s'emportait et s'agitait, moi je préférais demeurer paisiblement à ma place et débiter mes mensonges. Oui, en vérité, j'aimais mentir, et si vous voulez le savoir, je vous ai déjà raconté pas mal de salades depuis le début de cette histoire... (...) Quelle différence y a-t-il au fond, entre vérité et mensonge ? Pas la moindre – et qui pourrait le savoir mieux que moi, un comédien ! (...) De fait, c'est non seulement les moments que je passais sur scène, mais mon existence tout entière qui s'est écoulée parmi de tels mensonges, car lorsque la tromperie vous a laissé en bouche sa douce saveur, il coûte d'y renoncer, tant après cette bouchée friande on trouve un goût de sciure à l'invariable et austère réalité, où les règles sont rigides comme des lois de Moïse et où tout est définitif. » (August), p. 30-32

« À l'époque, j'étais très fier de mon état de comédien, affranchi du monde inexpressif et banal qui m'entourait, fier de vivre comme planant au-dessus de la terre, dans une citadelle à laquelle aucune rue ne donnait accès et où régnaient les rêves et l'imagination. Aujourd'hui, je ne suis plus si sûr de moi. C'est un fait que nous étions alors la seule tache de couleur, le seul papillon au milieu de la rumeur monotone de la ville, le grelot frivole qui réveillait l'âme humaine en danger de se figer dans le morne quotidien. Mais lorsque que je me remémore l'année 1917, un doute m'assaille. » (August), p. 129

« Seul le papillon, qui voltige au-dessus des prairies estivales comme une fleur échappée de sa tige, ne vivant que pour la beauté, pouvait nous convenir – le papillon faible et fragile, à qui une blessure aux ailes coûte la vie et que le temps met à mort sans pitié, mais qui renaît chaque printemps sur les prés, car il a réussi, juste avant de disparaître, à déposer sa ponte, d'où naîtra une descendance si rigoureusement semblable à lui qu'on croirait presque que rien n'a changé. Quand Érika parut à la porte du bureau de Jungholtz, je la reconnus aussitôt. (...) Je la pris tout de suite dans la troupe, et je sus que l'Estonia avait trouvé son âme. » (Pinna) p. 49